

**RÉPONSE A LEFTERIS ALEXIOU
APRÈS SON COMMENTAIRE DE LA TRADUCTION
PAR KAZANTZAKI
DE LA "DIVINE COMÉDIE" DE DANTE**

Egine, le 10 avril 1937

"Mon cher Léftéris,

Je te remercie d'avoir eu la politesse - si rare dans notre pays - de m'envoyer le manuscrit de ta critique avant de l'imprimer.

J'ai été surpris de tout le bien que tu dis de moi. Je ne me suis jamais reconnu d'autre valeur que celle-ci: la dure soumission, grâce à une obstination inhumaine, de toute la pauvreté et de toute la richesse, inconciliable et sombre, que m'a données la nature, à un rythme qui me dépasse; je sais qu'il va me dévorer, et pourtant je me réjouis de vivre ainsi; je lutte, et je mourrai sans récompense.

J'ai en moi une modestie bien supérieure à ce que peut montrer ma vie extérieure, car je sais bien que le terme auquel je parviendrai ne s'appellera pas Victoire mais Néant. Je n'ai aucune illusion, je ne peux donc pas être orgueilleux. Si je donne l'impression d'être égoïste, comme tu dis, et replié sauvagement sur moi-même, c'est un masque qui me protège des hommes qui "ne savent pas" et marchent avec suffisance vers leur propre Néant.

La seule chose pour laquelle je lutte depuis toujours est la suivante: tout savoir sans jamais être pris de panique. Au contraire: savoir, et de cette amertume désespérée puiser toute ma joie, la bonne humeur, la résistance, le silence, et l'ardeur que peuvent supporter mon corps et mon âme.

Mais c'est une honte que de s'épancher ainsi devant les autres; et revenons vite à la raison qui vous a fait parler de moi, à la traduction de "La Divine Comédie" de Dante.

Je dirai peu de choses et résumerai en quelques phrases les propos et les contre-propos suscités en moi par ta critique. Je n'ai ni le temps, malheureusement, ni l'envie de revenir à un travail ancien. En ceci tu as raison: je regarde devant moi avec avidité. Le rythme accéléré me retourne le sang; je suis incapable de me retourner en arrière et de perdre du temps - la chose la plus précieuse qui me reste - à examiner, commenter, défendre, ressusciter des événements enfouis dans le passé. Ce qui est fait est fait, et n'a plus d'intérêt. La force doit être mobilisée et dirigée vers une cible en avant. Ainsi continuellement et sans pitié jusqu'à ce que la fin sorte de terre, la dernière cible, "le ver irréfutable".

A ta critique étudiée et savante je répondrai en peu de mots pour une autre raison: en général, et tu le sais, je n'ai jamais accordé de valeur particulière à la discussion. En particulier, pour l'essentiel de ce que tu dis, la discussion serait vaine. Les différences, en effet, n'ont pas leurs racines dans la logique, ce qui donnerait raison à l'un ou l'autre d'entre nous, mais dans un sol plus profond, sombre et irréparable, dans ce que je ne peux formuler que par la périphrase "rythme du sang". Autrement dit, ce sont des oppositions irréconciliables.

Mais venons-en aux détails.

1. - Je pense que "le traducteur doit s'apparenter au modèle pour que la transposition soit réussie". Ou plus exactement: nous ne traduisons bien que si nous trouvons des éléments qui nous apparentent au modèle que nous choisissons. Et le grand poète Stefan George, que tu cites, n'a pas échappé à cette loi. Il a traduit Shakespeare, Dante, Baudelaire, Rossetti, Swinburne, Dowson, Kloos, Verwey et Verhaeren, mais il a traduit "bien" ceux qui avaient une parenté avec son sens aristocratique, arrogant, réservé de l'art.

Le traducteur, même s'il le veut, ne peut pas "se dévêtir des traits fondamentaux qui le distinguent" dans son travail original. Personne ne peut jamais traduire un poème profond d'une manière passive et impersonnelle sans être sollicité, sans mobiliser toutes ses forces pour revivre l'instant terrible de la création initiale de l'œuvre. Si cette mobilisation de toutes ses forces n'a pas lieu, la traduction extérieurement peut être fidèle, elle peut être irréprochable du point de vue grammatical, mais il lui manquera entre les mots le frissonnant et secret "tremolar del mar".

Certes une telle recreation offre des dangers; que tu le veuilles ou non, le modèle, passant par toi, prend des manières qui sont tiennes, tes vertus, tes défauts, tes forces et tes faiblesses. Mais plus tu t'apparentes au modèle, moins cette influence est indésirable...

2. - Certes, Dante est celui que tu dépeins, le travailleur méthodique et patient, le grammairien scrupuleux, le savant discipliné, l'Érudit. Mais il n'est pas que cela; Dante n'est surtout pas cela. Il y a dans le sauvage Florentin une âme passionnée, une flamme gourmande, une bouche qui parle colcoltello, un Cri (tout l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis ne peuvent pas le contenir, bien qu'ils l'aient discipliné et réduit à des formes grammaticales, des mots et des rimes), un Cri de vengeance, d'amour, de haine, de sainteté, du désir de la perfection: le poète.

Ce cri m'intéresse plus que tout, et puisque j'ai tous les défauts que tu alignes, j'ai surtout insisté sur ce Cri. Non par une préméditation logique, mais par une nécessité interne douloureuse. C'est l'interprétation que je fais de Dante. C'est mon Dante. Un tempérament autre le rendra autrement. Et s'il se trouve quelqu'un qui soit en même temps un

grammairien irréprochable et un excellent poète, s'il vit à une époque identique à celle de Dante, et s'il a eu les mêmes passions et les mêmes amertumes que lui, qu'il réussisse l'exploit de ressusciter dans une identité parfaite le grand Mort de Ravenne.

3. - Pour cette raison, la phrase, l'expression, le vocabulaire, la syntaxe, la logique, la versification de ma traduction constituent des éléments inséparables de la conception que j'ai de Dante, et de la recréation par la traduction.

Le mot rare, celui qui n'a pas été encore beaucoup utilisé dans la langue écrite (et non celui qui n'est plus utilisé, que je rejette aussi), donne à la traduction la savoureuse essence qu'avait sûrement à l'époque de Dante, vierge encore, méprisé des savants, inutilisé par les érudits, le mot italien. Notre démotiki est analogue à la démotiki italienne de l'époque de Dante. Le travail qu'a fait Dante, nous devons le faire aussi. "Il y a, disait-il, seize grands idiomes en Italie. Il faut que le poète rassemble des mots, des phrases et des tournures syntaxiques dans tous ces parlars locaux, qu'il fasse un choix et qu'il s'en serve en constituant ainsi une langue panitalienne écrite et vivante". Cela, il le disait. Mais parce qu'il était florentin, sans le vouloir il a davantage accentué le dialecte florentin. Car personne ne peut créer, et non seulement créer, mais pleurer, souffrir, s'irriter, aimer, remuer son âme jusqu'au tréfonds, sans revenir à sa langue maternelle.

J'ai entrepris le même travail en traduisant Dante. J'ai réuni de la Grèce tout entière tout le matériau linguistique et syntaxique possible, j'ai opéré un choix, mais puisqu'il me fut donné d'être crétois - et j'en remercie Dieu! - j'ai souvent insisté inconsciemment sur le dialecte crétois. Et je dis: j'en remercie Dieu, parce qu'il me semble précisément que la langue crétoise convient parfaitement à la langue austère, sonore, virile de Dante.

Dans "La Divine comédie", tous les mots qui semblaient rares et inconnus se sont usés avec le temps, sont devenus communs, et ont peu à peu perdu la nuance étrange qu'ils avaient quand ils furent primitivement écrits. J'espère que le même phénomène se produira un jour avec notre démotiki. Et que tous les mots et expressions qui maintenant surprennent dans ma traduction deviendront panhelléniques et nullement rares.

Mais je voudrais ajouter ceci: tu as tort de dire que je juge tous les mots dignes d'entrer dans la poésie et que je ne les sépare pas en catégories. Au contraire. J'essaye toujours d'effectuer un choix sévère; souvent je connais pour une seule chose cinq ou six appellations, apprises en différents endroits de Grèce, et je me torture pour choisir. Maintenant, si un autre a fait un autre choix, ceci est une autre affaire. Chacun exprime son moi.

4. - Je pourrais parler longuement d'expression et de syntaxe. Je laisse très souvent le verbe expressif pour renforcer l'expression, pour rendre mieux dans notre langue la retenue et la violence. Ou bien je

supprime tout remplissage pour ajouter à la densité. Je ne pense pas comme toi que l'écrivain soit esclave et qu'il doive "offrir avec le plus d'aisance possible sa production au monde". Au contraire. Le créateur est le seul être au monde qui soit libre, et ce qui semble aujourd'hui incompréhensible et inaccessible à la foule devient commun et facile avec le temps. L'intelligence immédiate n'a jamais été la vertu caractéristique du créateur. Au contraire: elle fut souvent le signe du lieu commun et de la médiocrité.

5. - Le rythme d'un vers est quelque chose de si personnel, tellement révélateur du pouls du versificateur, que toute discussion est stérile. Il plaît ou il ne plaît pas. Il plaît à tous ceux qui ont un rythme voisin, et déplaît à tous les autres. Il n'y a pas de remède.

Mais pour ce que tu dis de la synérèse, a priori je suis d'accord. Pour faire tenir dans onze syllabes le vers original, j'ai dû souvent agglutiner les syllabes. Je l'avais déjà fait dans des vers de ma composition. Cela signifie que la raison initiale est ailleurs: condenser le plus possible le sens en le moins de mots possible. "Celui qui est capable, dit un sage de Chine, de rejeter une syllabe de ses écrits, doit se réjouir comme s'il avait fait une opération et supprimé de son corps un membre malade". Je ressens cette joie en échappant à une syllabe. Je n'ai pas d'autre justification. Mais j'essayerai de légitimer ma joie.

Cette lettre est devenue bien longue. Je pouvais résumer tout ce que j'ai dit en quelques phrases. Ce que tu dis de bien sur moi me semble exagéré. Ce que tu me reproches est en harmonie avec mes vertus et mes faiblesses: c'est mon visage; il n'y a pas de salut.

La vie de l'homme est un jeu sanglant; j'ai joué un instant, adaptant la chanson de l'aïeul intransigeant au roseau de la Grèce. Ne donne aucune autre signification à ce que j'écris ou fais. Je joue. Ma seule justification - terrible - est la suivante: je joue et m'emplis de sang".

DISCOURS PRONONCE PAR NIKOS KAZANTZAKI A VIENNE LE 28 JUIN 1956 LORS DE LA REMISE DU PRIX INTERNATIONAL DE LA PAIX

"Chers amis,

J'accepte cette suprême récompense, le Prix International de la Paix, comme un vieil ouvrier accepte son salaire quand le soir tombe. Je suis profondément ému, et en même temps confus, et je ne sais que faire. Suis-je digne de recevoir un tel salaire?

J'ai commencé par hésiter; pour finir j'ai considéré qu'au nom de la Crète, ma patrie, je pouvais accepter un tel honneur. L'île tragique, la Crète, a dû acheter la paix si cher qu'elle est digne d'une telle récompense.

Pendant des siècles elle lutta pour elle, et elle ne put l'obtenir qu'en traversant des fleuves de sang et de larmes. Voilà pourquoi, dès mon enfance, j'ai vécu intensément le sens tragique de la vie et le goût amer du combat. Le souffle de la Crète m'a soulevé, et je me suis efforcé, en tant qu'homme et en tant qu'écrivain, de lutter pour la liberté, pour la paix et pour la dignité de l'homme.

Mais la cérémonie d'aujourd'hui prend un sens qui touche profondément mon cœur. Le jury des Prix internationaux de la Paix offre à un poète grec le rameau d'olivier; que Dieu fasse que ce geste soit le signe avant-coureur de la paix sur toute la terre grecque.

J'essaye de contenir mon chagrin, et je ne peux pas; pendant cette fête de la paix, le visage de Chypre se dresse devant moi, plein de sang. A l'instant où nous parlons, des forces ténébreuses jaillissent là-bas et veulent étouffer la liberté. Unissons-nous tous, faisons tous ensemble que la liberté triomphe dans cette île héroïque et martyrisée.

Jamais l'idéal de paix ne fut plus souhaitable que maintenant. Pour la première fois, l'homme se trouve devant l'abîme et il en a conscience, ce qui explique la perplexité, le défaitisme, la trahison de tant d'âmes autour de nous. La science, cette lame à deux tranchants, est une force diabolique dans les mains du pithécantrophe. En vain, depuis des milliers d'années, ce pithécantrophe s'est mis en route pour parvenir à son couronnement suprême, l'homme. Il n'y est pas parvenu sur toute la surface de la terre. Les forces ténébreuses enragent encore en lui. Menaçantes et décisives.

Armés de cette force diabolique, nous sommes entrés dans cette jungle sauvage que nous appelons ère atomique. Instant critique. Entre le progrès de l'esprit et le niveau moral de l'homme contemporain, il y a un grand écart, exceptionnellement dangereux. Le gorille a trop tôt découvert le feu.

Si nous ne voulons pas laisser le monde sombrer dans le chaos, il faut, pour libérer les forces dissimulées dans la matière, libérer aussi l'amour emprisonné dans le cœur de chaque homme. Il faut que la force individuelle entre au service du cœur individuel.

La liberté et la paix, ne l'oublions jamais, sont en dehors des cadres du monde matérialiste; elles sont toutes deux filles de l'homme, qui les a engendrées dans le sang et les larmes. Tant que des hommes respireront sur cette terre, elles lui feront escorte, fidèles compagnes. Mais à chaque instant elles sont en danger. Nous avons le devoir à chaque instant de mobiliser nos forces pour les défendre; il faut veiller, debout, sur elles jour et nuit.

L'Abbé Mugnier, esprit brillant et tout en finesse, me disait un jour:

- Je suis allé voir mon ami Bergson. Henri, lui ai-je dit, peux-tu résumer toute ta philosophie? En un mot, un seul mot?

Bergson se tut un instant, se plongea dans ses pensées, et soudain:

- Mobilisation! cria-t-il. Mobilisation! Quand nous nous trouvons devant un obstacle, nous devons mobiliser toutes les forces de notre âme pour triompher de l'obstacle.

Chers amis,

Les forces du Mal ont été mobilisées; mobilisons celles du Bien de notre côté. Crions l'alarme à tout ce qui survit d'humain, en nous et autour de nous. Luttons de toutes nos forces pour la paix et la fraternité des hommes.

Les Chinois ont une formule de malédiction qui peut paraître curieuse: "Sois maudit et puisses-tu naître à une époque intéressante". Nous sommes nés à une époque intéressante. Un monde menace de s'écrouler et un autre se prépare. Les schémas de la catastrophe et de la reconstruction coulent innombrables autour de nous. C'est pourquoi la responsabilité de l'homme est immense aujourd'hui. Il sait maintenant que chacun de ses actes peut avoir un retentissement sur le destin de l'homme. Il sait que les hommes, tous les hommes, blancs ou noirs, ne font qu'un. Si à l'autre bout du monde un homme a faim, c'est notre faute: nous ne pouvons pas être libres, si l'un de nous est esclave à l'autre bout du monde.

L'angoisse qui étreint aujourd'hui tout homme de valeur s'accompagne d'un grand espoir, non pas de l'espoir, de la certitude. Le Mal finit toujours par être vaincu par la toute-puissance, lente mais sûre, du Bien. Si cette loi mystérieuse ne gouvernait pas le destin de l'homme, l'esprit depuis des milliers d'années aurait été absorbé par la matière. La liberté et la paix auraient été étouffées par la Grande Peur.

Une vieille légende orientale exprime avec une force prodigieuse cette mystérieuse loi.

Un ange est descendu sur terre. Le Démon, le maître du monde, furieux s'est jeté sur lui avec son épée et l'a fendu en deux. Des deux morceaux ont jailli deux anges. Le maître du monde hors de lui bondit et les partage en quatre. Aussitôt jaillissent quatre anges. Terrifié maintenant, le maître du monde bondit et frappe. Les quatre anges sont devenus huit, les huit seize et les seize trente-deux... Et bientôt une armée innombrable d'anges a recouvert la terre.

Chers amis

Cet ange, vous l'avez reconnu, c'est l'Ange de la Paix".